

**NOS OS
BOUILLENT ENFIN**

Ghost



Nos Os Bouillent Enfin

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Inertie du Mercure	4
Chapitre 2 : La Sueur Noire	9
Chapitre 3 : Le Bris du Verre	15
Chapitre 4 : Le Cœur des Lipides	21
Chapitre 5 : La Danse de la Moelle	26
Chapitre 6 : L'Architecture du Silence	31
Chapitre 7 : Le Poison de la Purificatrice	36
Chapitre 8 : La Température du Verbe	41
Chapitre 9 : L'Ébullition des Os	46
Chapitre 10 : La Combustion Spontanée	51
Chapitre 11 : L'Ondulation de l'Horizon	55

Chapitre 1

L'Inertie du Mercure

Le Mississippi n'est pas un État ; c'est une condamnation à la vapeur, une erreur géographique où le ciel a fini par s'effondrer dans la boue pour ne plus jamais se relever. À 14h02, l'air dans la cuisine des Blackwood possède la consistance d'une soupe de plomb tiède. C'est une agression moléculaire. La réalité se tord sous l'effet de la réfraction thermique, transformant les angles droits de la pièce en courbes démentes, comme si la maison elle-même tentait de se liquéfier pour s'échapper par les fentes du plancher.

Elias est immobile. Il ne respire plus, il filtre. Ses poumons sont des éponges saturées qui extraient péniblement l'oxygène d'un brouillard de graisse rance et de levure ancienne. Devant lui, cloué au montant de la porte en chêne dont la sève bout encore après cent ans de mort, le thermomètre publicitaire « Southern Comfort » rend l'âme.

- * 38°C (Le chien meurt sous le porche).
- * 42°C (Le vernis du buffet commence à pleurer).
- * 47°C (Les mirages envahissent le couloir ; Elias croit voir sa mère porter une robe de flammes bleues).
- * La limite.

Le mercure, ce petit serpent d'argent piégé dans son tube de verre, a atteint le sommet de l'échelle graduée. Il tape contre la paroi. *Ting. Ting. Ting.* Un bruit de micro-métronome dans le silence sépulcral de la bâtisse. Le métal liquide n'a plus d'espace pour croître. Il veut sortir. Il veut être libre. Il veut, comme Elias, cesser d'être contenu.

Soudain, un craquement sec. Un filet de verre minuscule. Le thermomètre explose dans un soupir cristallin. Une goutte de mercure roule sur le carrelage en damier, s'éparpillant en mille perles qui refusent de se mélanger à la poussière. Elias observe la scène avec une indifférence de reptile. Ses propres yeux, injectés de sang, ressemblent à des billes de verre chauffées à blanc. La pression derrière ses orbites est telle qu'il s'attend à voir ses pupilles gicler contre le mur, telles des sceaux de cire noire apposés sur une sentence de mort.

— Elias... Elias, petit ver de terre... Chante pour moi...

La voix de Tante Mora traverse les murs comme une onde de choc. Elle est sur le porche, une masse de chair gélatineuse en train de fondre dans son fauteuil à bascule. On dirait qu'elle n'est plus humaine, mais un empilement de couvertures mouillées et de rancœur biblique. Son cri est un psaume dégradé par l'humidité, une mélodie qui sent le marécage et le soufre.

Elias ne répond pas. Il ne peut plus. Sa langue est un morceau de charbon trop gros pour sa bouche.

Il baisse les yeux sur ses mains. C'est ici que le "Gonzo" de la biologie commence. Sous la peau de ses phalanges, quelque chose bouge. Ce n'est pas du sang. Le sang est trop fluide, trop honnête. Ce qui circule dans les veines d'Elias, c'est de l'encre. Une encre ancienne, extraite des journaux intimes brûlés par son grand-père, des lettres de menace de la congrégation, des actes de propriété frauduleux enterrés sous la fosse septique.

La chaleur agit comme un catalyseur chimique. Le passé n'est pas mort ; il est juste en phase de distillation.

Il pose ses paumes à plat sur la table en Formica brûlante. La douleur est une

abstraction. Il sent la chaleur monter par ses poignets, cherchant le contact avec le fluide sombre qui s'agite sous son épiderme. Les premières taches apparaissent. Ce ne sont pas des ecchymoses. Ce sont des caractères.

- * Un "S" sinueux sur le dos de la main gauche.
- * Un "I" rigide sur l'index.
- * Un "N" qui se déploie comme une araignée sur son poignet.

SIN. Péché.

Le mot se forme avec une précision calligraphique, dévorant l'oxygène restant dans la pièce. Elias sent une nausée abyssale lui tordre les entrailles. Son estomac n'est plus qu'un chaudron où mijotent les non-dits de trois générations de Blackwood. Il a mangé les archives. Il a avalé les secrets de famille comme d'autres avalent des hosties. Maintenant, le Mississippi réclame son dû. La terre veut lire ce que la chair a caché.

(La caméra plonge dans la gorge d'Elias. On descend le long de l'œsophage, là où les parois sont tapissées de parchemins collés par la bile. On voit les mots s'agiter, se détacher, emportés par un flux de goudron chaud.)

Elias s'effondre à genoux. Le carrelage lui brûle les rotules, mais il s'en moque. Il ouvre la bouche et ce qui en sort n'est pas un cri. C'est un filet visqueux, noir comme une éclipse, qui s'écoule lentement sur le sol blanc. C'est l'encre-mère.

Elle s'étale. Elle cherche les interstices entre les carreaux. Elle commence à tracer des phrases que personne ne devrait lire, des aveux de meurtres par omission, de viols de l'âme, de terres volées à coups de versets bibliques.

Dehors, les cigales changent de fréquence. Leur stridulation devient un sifflement de

vapeur de locomotive. Elles célèbrent la fin de l'inertie. Le mercure ne se contente plus de monter ; il s'évapore. Elias sent ses os chauffer de l'intérieur. La moelle commence à bouillir, littéralement. C'est une sensation étrangement apaisante, comme si la structure même de son être acceptait enfin de se dissoudre dans la vérité du climat.

— Ça vient, Mora ! hurle-t-il, bien que le son soit étouffé par le goudron qui lui remplit la gorge. Ça sort !

Il n'y a plus de cuisine. Il n'y a plus de Mississippi. Il n'y a qu'une page blanche d'humidité sur laquelle un garçon transparent est en train de vomir l'histoire occulte du Sud. Chaque goutte de sueur est une virgule. Chaque spasme est un paragraphe.

La température grimpe encore. Le bois des murs craque, des étincelles invisibles jaillissent de la friction des molécules d'air. On pourrait allumer une cigarette juste en la présentant à la fenêtre.

Elias regarde ses bras. La peau se fendille. Pas de sang, non. Toujours cette encre. Il voit maintenant une phrase entière se dessiner le long de son avant-bras droit : *LES MORTS N'ONT PAS DE TOMBES, ILS N'ONT QUE DES SILENCES.*

Il rit, et son rire projette des gouttelettes noires sur le réfrigérateur qui vrombit comme un mourant sous assistance respiratoire. La chaleur n'est plus une circonstance météo. C'est une opération chirurgicale à l'échelle du paysage. Le Mississippi est une immense plaie ouverte que le soleil tente de cautériser, mais les Blackwood sont l'infection qui refuse de sécher.

Soudain, le silence.

Même les cigales se sont tues, étouffées par le poids de l'orbe solaire.

Elias se penche sur le carrelage. Là, au milieu de la mare d'encre organique, un mot

brille plus fort que les autres. Un mot qui n'appartient pas au passé, mais à l'instant même où le verre a éclaté.

BRÛLE.

Il regarde le mercure éparpillé. Les petites billes d'argent se sont regroupées. Elles forment un miroir déformant au centre de la cuisine. Elias y voit son reflet : il n'est déjà plus qu'une silhouette de fumée et de gribouillis. Ses os bouillent. Il sent le calcium se transformer en vapeur.

La combustion spontanée n'est pas un accident ; c'est une conclusion logique quand la température de la vérité dépasse celle de la chair.

Le premier filament de fumée s'élève de sa poitrine. Il sent l'odeur : papier brûlé, graisse de porc et encens de basse-messe. C'est l'odeur de la rédemption par le feu.

Elias Blackwood ferme les yeux. Le thermomètre est mort, et avec lui, la dernière illusion de mesure. Dans cette cuisine devenue le centre de l'enfer, il n'y a plus de degrés, il n'y a que le point d'ébullition final.

L'air s'embrase. Fin du premier acte.

Chapitre 2

La Sueur Noire

La première goutte n'est pas tombée. Elle a négocié son expulsion. C'est un globule de goudron spectral qui s'extirpe de la lunule de l'index d'Elias, une perle de pétrole métaphysique qui porte en elle le poids de trois générations de mensonges. Ce n'est pas de l'encre de Chine, ni du sang vicié ; c'est le jus de la honte que les Blackwood ont infusé dans le limon du Mississippi depuis 1862. Sous la cuticule, la pression monte. La peau se décolle doucement, créant une poche de liquide visqueux qui palpite au rythme d'un cœur souterrain.

Elias regarde sa main. Elle ne lui appartient plus. C'est une machine à écrire de chair, une rotative biologique alimentée par la vapeur des péchés.

À l'extérieur, sur le porche qui menace de s'effondrer sous le poids de la damnation et de l'humidité, la voix de Tante Mora frappe l'air comme un hachoir sur un bloc de saindoux. Elle ne chante pas. Elle émet une fréquence radio de douleur biblique.

« *LE SEIGNEUR EST MON BERGER, IL ME FAIT PAÎTRE DANS LES CHAMPS DE BRAISES !* »

Ses cordes vocales sont des cordes de pendu trop tendues. Chaque syllabe est une tentative désespérée de saturer l'espace sonore pour empêcher le silence de la terre de remonter. Parce que sous les lattes de chêne de la cuisine, le silence a commencé à s'effriter.

[INSERTION TECHNIQUE : Mesure de l'hygrométrie intérieure : 99.8%. Saturation totale. Le papier n'existe plus, il est devenu éponge. La réalité devient hydrosoluble.]

Elias sent le premier craquement. Ce n'est pas le bois qui travaille. C'est une vertèbre qui se déplace dans la terre meuble, à deux mètres sous le linoléum jauni. Les ancêtres ne dorment pas ; ils fermentent. Et dans cette fermentation, ils libèrent des gaz de vérité.

CRAC.

Un nouveau filet d'encre jaillit de son majeur. Puis de l'annulaire. Ses mains sont des tentacules de calligraphie organique. La douleur est une note aiguë, une flèche de glace dans un crâne en ébullition. Il tombe à genoux. Le carrelage est si chaud que le contact avec ses rotules produit un sifflement de friture.

« ***ILS ONT DES BOUCHES ET NE PARLENT PAS !*** » hurle Mora, sa voix se brisant dans un glaire épais. « ***ILS ONT DES YEUX ET NE VOIENT PAS !*** »

Elias, lui, voit. Il voit les lettres se former sous sa peau avant de percer l'épiderme. Un 'A' majuscule, gothique, cruel, se dessine en relief sur son avant-bras gauche. C'est le 'A' de l'Adultère, du Blasphème, ou peut-être simplement de l'Agonie. Il ne sait plus. Il est le réceptacle.

Il ouvre la bouche pour crier, mais ce qui sort n'est qu'un gargouillis de bitume. Il régurgite le premier mot. Une masse noire, dense, qui tombe sur le sol et commence à s'étaler comme une tache d'huile sur l'océan. Le mot se contorsionne. Il cherche sa place.

TRAHIR.

Le mot brûle le linoléum. La fumée qui s'en dégage a le goût du cuivre et de l'eau de Javel.

Sous ses pieds, le sol commence à se soulever. Les lattes de la cuisine bombent, dessinant les contours d'une cage thoracique géante enfouie dans les fondations. On entend le frottement des os contre les poutres. C'est un bruit sec, rythmé, comme quelqu'un qui frappe à la porte de l'existence avec un fémur.

SCÈNE 12 - INT. CUISINE - JOUR

***ELIAS** (tordant ses mains comme pour en extraire la dernière substance) rampe vers le centre de la pièce. Ses traces de pas sont des flaques d'encre noire. Il écrit malgré lui. Sa peau est un buvard saturé.*

***TANTE MORA** (V.O. depuis le porche) : « ET LA CHAIR SE FERA VERBE ET LE VERBE SE FERA PLAIE ! »*

Elias enfonce ses doigts dans les interstices du plancher. Il veut arracher les planches. Il veut libérer la pression avant que sa propre cage thoracique n'éclate sous la poussée des récits non dits. L'encre suinte maintenant de ses yeux. Des larmes de pétrole qui tracent des sillons de brûlure chimique sur ses joues.

Le premier craquement majeur retentit. Une lame de bois saute, projetant des éclats de chêne pétrifié dans l'air saturé de vapeur. De la faille s'échappe une odeur de cave millénaire et de sueur ancienne.

Une main. Ce n'est pas une main humaine. C'est un assemblage de phalanges liées par des racines de soja et de la moisissure noire. Elle émerge de l'obscurité du vide sanitaire et vient s'agripper à la cheville d'Elias.

Le contact est glacial malgré la canicule. Un froid absolu, le froid du zéro de la conscience.

Elias ne recule pas. Il n'a nulle part où aller. Il est la page. Il est le témoin.

Il commence à régurgiter une phrase entière. C'est long, visqueux, ça lui déchire l'œ�ophage. Il expulse des grappes de consonnes et de voyelles qui s'agglutinent sur le sol, se mélangeant au mercure du thermomètre brisé. Le mercure et l'encre ne se mélangent pas ; ils dansent, formant des motifs fractals, des cartes de géographies oubliées, des plans de plantations où le sang servait d'engrais.

« *Mora !* » essaie-t-il d'articuler.

Mais Mora est en transe. Elle balance son corps de trois cents livres dans le fauteuil à bascule, et le bois du porche gémit en écho aux os de la cuisine. Elle a les yeux révulsés, ne laissant voir que le blanc laiteux de la cataracte divine.

« *LE FEU DÉVORE LES REPRÉSENTATIONS !* » psalmodie-t-elle. «
LAVEZ-VOUS DANS L'ACIDE DE LA VÉRITÉ ! »

La cuisine est maintenant un océan de noirceur. L'encre a recouvert la quasi-totalité du sol. Les mots flottent à la surface de cette mélasse : *INCULPÉ, DÉVORÉ, SILENCE, COUPE, TESTAMENT.*

Le mot *SILENCE* brille d'une lueur violette et malsaine.

Elias sent ses ongles se détacher. Ils flottent dans l'encre comme de petits bateaux d'ivoire. À leur place, des pointes d'os acérées servent de calames. Il commence à gratter le sol, frénétiquement. Il n'écrit plus, il grave. Il grave dans la chair de la maison le nom de celui qui a commencé tout ça. Le nom que Mora hurle dans ses silences entre deux psaumes.

La température grimpe encore. Le papier peint cloque et pèle, révélant des couches de journaux datant de la Grande Dépression, dont les titres semblent changer sous l'effet de la vapeur : "LA FIN N'EST QU'UN DÉBUT", "L'ENCRE EST PLUS LOURDE QUE LE SANG".

Un deuxième bras émerge du trou sous le plancher. Puis un crâne, poli comme une boule de bowling, dépourvu de mâchoire inférieure. La créature — ou ce qu'il en reste — essaie de s'extraire de la fermentation. Elle utilise Elias comme un levier.

Il sent les doigts osseux s'enfoncer dans ses mollets. L'encre noire qui coule de ses yeux tombe directement dans les orbites vides du crâne. C'est une transfusion de mémoire.

— **Souviens-toi**, semble murmurer la maison tout entière.

Les vibrations sont telles que les verres restants dans les placards explosent simultanément. C'est une symphonie de cristal brisé qui accompagne le crescendo de Mora.

« **ET LES OS BOUILLENT ! ENFIN ! ILS BOUILLENT !** »

Elias sent la chaleur monter dans sa moelle épinière. C'est une sensation de métal en fusion qu'on injecterait dans ses nerfs. Ses doigts d'os grattent le mot final sur la dernière latte de bois encore intacte.

Le mot est : **NOUS.**

À cet instant précis, la sueur noire s'enflamme. Pas une flamme orange, pas une flamme de bois sec. Une flamme bleue, froide, invisible à l'œil humain mais qui dévore l'oxygène en une fraction de seconde.

La réalité s'étire. La cuisine devient une cathédrale de vapeur et d'encre. Elias ne sent plus la douleur. Il ne sent plus son corps. Il est devenu la tache. Il est devenu l'ombre.

Tante Mora s'arrête de chanter. Le silence qui suit est plus violent que tous ses

hurlements. Elle tourne sa tête vers la porte de la cuisine, un sourire grotesque étirant ses lèvres gercées.

« *C'est l'heure de la lecture, Elias. Les morts n'aiment pas attendre qu'on tourne la page.* »

L'encre sur le sol commence à bouillir pour de bon. Des bulles de texte éclatent à la surface, libérant des fragments de cris d'esclaves, des soupirs de mères infanticides et le rire sec des juges pendus.

Elias Blackwood regarde ses mains disparaître, dissoutes dans la nécessité absolue du récit. Il n'est plus un homme. Il est un chapitre.

Le sol finit de s'ouvrir dans un fracas de fin du monde. Ce qui remonte des profondeurs n'a pas de nom, mais possède une syntaxe parfaite.

L'obscurité dévore le dernier rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre crasseuse.

L'encre gagne.

L'encre est tout.

Chapitre 3

Le Bris du Verre

Le mercure n'est plus une unité de mesure ; c'est une menace liquide, un nerf d'argent qui palpite derrière le verre de l'instrument cloué au montant de la porte. Il est quatorze heures dans le bas-ventre du Mississippi, et l'air n'est qu'une insulte épaisse, un suaire de coton humide que l'on respire comme on avalerait de la laine mouillée. La demeure Blackwood ne repose pas sur le sol ; elle s'y enfonce, elle s'y dissout, victime d'une érosion qui commence par les fibres du bois et finit par les fibres de l'âme. Elias est accroupi sur le carrelage de la cuisine, là où la fraîcheur n'est qu'un souvenir génétique. Ses rotules craquent. Le son est sec, obscène, comme un coup de feu tiré dans une église vide.

Sous ses pieds, le sol vibre. Ce n'est pas un séisme. C'est un murmure géologique. Les Blackwood ont enterré leurs secrets trop près de la nappe phréatique, et avec cette chaleur de fin du monde, les cadavres commencent à infuser. La cave est un sachet de thé rempli de péchés, et l'eau qui remonte par capillarité est chargée d'un tanin noir, d'une encre ancestrale qui cherche une bouche, une main, un orifice pour s'énoncer.

TANTE MORA (balançant son buste de gauche à droite, sa sueur traçant des rigoles dans la graisse de son cou) :

— Ça monte, Elias ! Ça pousse ! Le Seigneur a mis le couvercle sur la marmite et il a oublié d'éteindre le gaz ! Tu sens ? Tu sens l'odeur du roussi ? C'est pas le lard, mon petit. C'est la vérité qui brûle au fond de la casserole !

ELIAS (ne répondant pas, les yeux fixés sur le tube de verre) :

— ...

MORA :

— Regarde-le ! Il va cracher ! Le verre ne peut pas contenir la colère du temps !

Le thermomètre est une relique. Un vieux cylindre de verre dont le support en bois a été poli par des décennies de mains moites. Le filet rouge — qui est en réalité un gris métallique, car chez les Blackwood, rien n'est jamais aussi clair que le sang — atteint la zone critique. 115, 118, 120 degrés Fahrenheit. Le bois du porche gémit. On entend le craquement des fibres qui se rétractent, le cri des clous qui s'arrachent sous la tension thermique.

Soudain, le silence. Un silence de vide sanitaire.

Puis, le *bris*.

Un claquement net, cristallin. Une note de musique jouée par un piano dont on aurait tranché les cordes. Le verre vole en éclats de diamants sales. Le mercure s'échappe, non pas comme un liquide, mais comme une créature vivante. Il s'éparpille sur le bois, formant des billes parfaites qui roulent, fusionnent, se séparent, imitant la danse erratique des atomes dans un accélérateur de particules de fortune.

C'est le signal. La détonation biologique.

Dans la cuisine, Elias s'effondre. Ce n'est pas une chute, c'est une déconstruction. Son corps se plie selon des angles que la géométrie refuse. Une vague de chaleur, partie du bas de son dos, remonte le long de sa colonne vertébrale comme un rat remontant une gouttière. Ses vertèbres sont des touches de machine à écrire sur lesquelles on frapperait avec un marteau de forge.

— *Gah... G-ghh...*

Il n'y a plus d'oxygène. L'air est devenu du plomb fondu. Elias ouvre la bouche pour appeler à l'aide, mais ce qui sort n'est pas un cri. C'est une substance. Une mélasse d'ébène, grasse, saturée, une bile de calligraphie qui coule sur son menton, maculant sa chemise en lambeaux.

Il vomit le premier mot.

Le mot s'étale sur le carrelage brûlant. Les lettres ne sont pas imprimées ; elles sont tridimensionnelles, elles bouillonnent, elles émettent un grésillement de friture. Elias se traîne sur les coudes. Ses doigts, déjà noirs de l'encre qui suinte de ses propres pores, commencent à agencer la flaque. Il ne réfléchit pas. Il n'y a pas d'intellect ici, juste une fonction organique. Il est l'estomac du Mississippi, et il est temps de régurgiter le trop-plein.

— Plus vite, Elias ! hurle Mora depuis le porche, sa voix s'éraillant dans un rire qui ressemble à un râle d'agonie. Ne les laisse pas refroidir ! Les mots morts, ça durcit et ça étouffe ! Sors-les ! Sors le grand-père ! Sors la petite cousine que personne n'a retrouvée !

Elias vomit à nouveau. Cette fois, c'est une phrase entière. Un flux continu d'encre visqueuse qui tapisse le sol.

L'encre est si chaude qu'elle fait cloquer le vernis du sol. Elias plonge ses mains dans la flaque. Il ne sent plus la douleur. Ses nerfs ont été cuits à point, court-circuités par la surcharge d'informations. Il est un médium à haute tension. Chaque lettre qu'il trace sur le carrelage est une décharge qui lui parcourt le bras, une morsure de passé qui se referme sur son présent.

Note de terrain (Style Journalistique Gonzo) :

Il est fascinant d'observer la liquéfaction de la structure familiale. On m'avait dit que le Sud était une terre de secrets, mais on ne m'avait pas prévenu que ces secrets avaient une viscosité. Elias Blackwood n'est pas un homme, c'est une fuite de réservoir. L'encre qui sort de lui sent le soufre, le magnolia pourri et le vieux papier journal. Le thermomètre n'a pas seulement explosé à cause de la chaleur ; il a explosé parce que la réalité ici est devenue trop dense pour être contenue dans un simple tube de verre. La pression du non-dit a enfin dépassé la limite d'élasticité du monde physique.

Le corps d'Elias commence à changer de texture. Là où l'encre touche sa peau, la distinction s'efface. Son avant-bras n'est plus de la chair recouverte d'un liquide ; c'est un membre de papier, une extension du récit. Les poils de ses bras deviennent des plumes de scribe. Ses ongles sont des plumes Sergent-Major, prêtes à griffer la terre pour en extraire le jus.

Il régurgite une autre série de caractères. Des noms. Des dates. 1862. 1924. 1955. Des matricules. Des prix de vente pour du bétail et des hommes. L'encre bouillonne sur le carrelage, créant des reliefs, des topographies de douleur.

La cuisine n'est plus une pièce. C'est une page.

Elias lève les yeux. Le plafond semble s'abaisser, lourd de l'humidité qui condense en gouttelettes noires. Une de ces gouttes tombe directement dans son œil droit. Il ne cligne pas des paupières. L'encre envahit son iris, transformant son regard en une éclipse permanente.

— Je vois... murmure-t-il.

Sa voix n'est plus la sienne. C'est un chœur de spectres passés à la centrifugeuse.

— Je vois le fond du puits. Il n'y a pas d'eau. Il n'y a que de la syntaxe.

Tante Mora s'est levée. Son fauteuil à bascule continue de bouger, un métronome pour le chaos. Elle s'appuie contre le cadre de la porte de la cuisine, ses yeux injectés de cette même obscurité. Elle regarde le chef-d'œuvre de vomi et de sueur qui recouvre le sol.

— Alors ? demande-t-elle, son souffle court. Qu'est-ce qu'ils disent ? Qu'est-ce qu'ils disent de la nuit où le pasteur a fermé la grange ?

Elias ne répond pas. Il est trop occupé à expulser un paragraphe entier qui semble lui déchirer l'œsophage. C'est une description. Une description précise de la putréfaction, de la trahison, de l'odeur du sang sur le maïs. L'encre inonde maintenant toute la cuisine, s'infiltrant sous les plinthes, s'attaquant aux fondations mêmes de la demeure Blackwood.

La frontière entre le corps d'Elias et le texte est définitivement rompue. Il n'est plus celui qui écrit. Il est celui qui est lu. Sa peau se couvre de lignes de texte fines, microscopiques, une spirale de confessions qui part de son nombril pour s'enrouler autour de son cou comme un nœud coulant.

Le thermomètre gît sur le porche, brisé, inutile. La chaleur continue de grimper, mais elle n'a plus besoin de chiffres pour exister. Elle est devenue l'encre. Elle est devenue le moteur. Elle est la combustion lente de l'histoire qui refuse de rester enterrée.

Elias pose sa main à plat sur une flaque bouillante. Le carrelage disparaît. Ses doigts disparaissent. L'encre remonte le long de ses veines, transformant son sang en un fluide typographique. Il sourit, et ses dents sont des caractères d'imprimerie parfaitement alignés, prêts à mordre le monde.

— Tout est écrit, dit-il dans un gargouillis final.

L'obscurité lèche les murs. La maison Blackwood n'est plus qu'un grand livre ouvert au milieu du Mississippi, et les pages sont en train de prendre feu sous l'effet de leur propre vérité.

L'encre gagne toujours.

Chapitre 4

Le Chœur des Lipides

Le papier peint n'est plus une décoration, c'est un pansement saturé de pus qui refuse de tenir. Sous la fleur de lys délavée, le plâtre soupire. Il n'y a pas de vent dans le Mississippi, seulement le poids de Dieu qui appuie sur les toits de tôle jusqu'à ce que les charpentes crient. La maison Blackwood transpire. Pas de l'eau, pas de la condensation saine de rosée matinale, mais un suif jaunâtre, épais, une exsudation de lipides rances qui perle le long des plinthes. C'est la graisse des dimanches de 1924, le saindoux des porcs sacrifiés pour des banquets de baptêmes hypocrites, l'huile de friture des veillées funèbres où l'on riait trop fort. Tout ce gras, jadis solide, caché derrière les lattes de pin, entame sa grande migration verticale.

Mora est le métronome de cette agonie graisseuse. Sur le porche, son fauteuil à bascule découpe le silence en tranches de bois sec. *Crac-vlan. Crac-vlan.* Elle ne chante pas, elle émet des fréquences radio captées directement dans la stratosphère de l'enfer. Ses psaumes ne sont plus des louanges, ce sont des mandats d'arrêt.

— « ET L'ÉTERNEL DIT : QUE LA MOELLE SE FASSE BITUME ! » hurle-t-elle, les yeux révulsés, fixant un point invisible entre deux moustiques écrasés par l'humidité. « QUE VOS REINS SOIENT DES PRESSE-CITRONS POUR LA COLÈRE DU TRÈS-HAUT ! ÉCOUTEZ LE GRÉSILLEMENT, ELIAS ! C'EST LE BRUIT DE TON GRAND-PÈRE QUI FOND DANS LA CUISINE ! »

À l'intérieur, Elias est à quatre pattes sur le carrelage. Il ne l'écoute pas, ou plutôt, il l'écoute avec ses pores. La température dans la pièce principale a franchi le seuil de la décence biologique. L'air est un bouillon de culture où flottent des particules de poussière de peau et des fragments de mots oubliés. L'odeur est une attaque frontale :

un mélange de tubéreuse en décomposition, de friture froide et de terreau saturé d'eau. C'est l'odeur de la vérité organique. Les ancêtres ne sont plus des souvenirs, ils sont des hydrocarbures.

- * 85% (équivalent à du sirop de glucose).
- * Cri guttural de type "psalmodie agressive" (Sujet : Mora).
- * Les murs dégoulinent d'une substance dont l'ADN correspond à trois générations de prédicateurs disparus.
- * Transformation typographique en cours.

Une bulle de graisse éclate sur le mur, juste au-dessus d'une photo de mariage dont le verre est fissuré. Un liquide doré et visqueux s'en échappe, traînant avec lui une mèche de cheveux noirs qui n'aurait jamais dû être là. Elias tend la main. Il ne touche pas la substance, il la lit. Ses doigts, noirs d'encre jusqu'aux phalanges, tremblent. L'encre sous sa peau réagit magnétiquement à la graisse des murs. Les pôles se cherchent. La souillure et le témoignage veulent fusionner.

« Ils arrivent par le haut, Elias ! » éructe Mora depuis le porche, sa voix vibrant contre les vitres poisseuses. « Ils dégoulinent des solives ! Le péché de ton oncle Silas est en train de tacher le tapis ! Il a mangé la veuve et maintenant il coule comme du beurre rance ! »

Elias ouvre la bouche pour répondre, mais aucun son ne sort. À la place, une longue traînée de texte en italique s'imprime sur sa langue. Il doit la régurgiter. Il se penche sur le carrelage brûlant, là où la flaque de graisse et son encre corporelle se rejoignent enfin. Le contact produit un sifflement de fer rouge plongé dans l'eau. Une vapeur noire s'élève, saturée d'alphabets cyrilliques, de runes dévoyées et de chiffres de registres paroissiaux falsifiés.

Le carrelage devient une page. Elias n'écrit pas avec ses mains ; il écrit avec son être

tout entier, une imprimante humaine dont le moteur est une fièvre à quarante-deux degrés.

Extrait du sol (retranscription immédiate) :

« ...car nous avons scellé les bouches avec de la cire d'abeille et du silence acheté / la terre sous la maison est un estomac qui ne digère plus / le gras est la mémoire de ce que nous avons volé au ciel / buvez l'huile / devenez le texte... »

La graisse coule maintenant à flots. Elle s'infiltré par les prises électriques, créant des étincelles bleues qui sentent le bacon brûlé. La maison Blackwood est une bouilloire sous pression. Les portraits de famille aux murs commencent à se liquéfier, les visages sévères des patriarches s'étirant vers le sol comme de la cire perdue, transformant leurs barbes bibliques en traînées de lipides jaunâtres.

Mora, dehors, s'est levée de son fauteuil. C'est un miracle ou une malédiction. Ses jambes, gonflées comme des outres, soutiennent son buste massif tandis qu'elle martèle le bois du porche avec son talon.

— « LE CHŒUR DES LIPIDES ! » crie-t-elle vers le ciel blanc de chaleur. « ÉCOUTEZ LES ANCÊTRES CHANTER DANS LA POÊLE ! »

Elias ressent une douleur fulgurante au niveau du sternum. Une nouvelle ligne de texte pousse sous son épiderme, une confession si lourde qu'elle menace de lui briser les côtes. C'est le secret de la mère de sa mère, une tache d'encre de la taille d'une main qui pulse comme un second cœur. Il arrache sa chemise trempée. Sa poitrine est un manuscrit enluminé où les veines sont des interlignes.

Le monde vacille. La réalité n'est plus une structure solide, c'est un état de la matière entre le liquide et le gazeux. Les murs de la cuisine sont devenus translucides, saturés de gras, laissant entrevoir les ossements qui s'agitent dans les fondations. Les morts ne veulent pas sortir, ils veulent être lus. Ils remontent par capillarité, utilisant la

graisse comme véhicule et Elias comme exutoire.

Soudain, le rythme de Mora s'arrête. Le silence qui suit est plus terrifiant que ses hurlements. Elle se tient dans l'encadrement de la porte, une silhouette massive bloquant la lumière cruelle du dehors. Elle regarde Elias, qui gît au milieu de son œuvre de chair et d'encre, entouré de rivières de graisse fumante.

— « Tu n'as pas encore écrit le nom du Premier, Elias, » dit-elle d'une voix soudainement calme, une voix qui ressemble au bruit de la soie que l'on déchire. « Tu n'as écrit que les accessoires. La graisse demande le Nom. »

Elias lève les yeux. Ses pupilles ont disparu, remplacées par deux points typographiques parfaits. Il sent la température grimper encore. Les thermomètres dans le comté de Jefferson ont tous dû exploser à cet instant précis. Le carrelage commence à se fissurer sous la chaleur. Ce n'est plus de la ferveur, c'est de la physique de l'invisible.

Il plonge ses doigts directement dans une flaque de suif bouillant. Il ne sent pas la brûlure. Il ne sent que le besoin de libérer l'encre qui bout dans ses os. Il trace un caractère, un seul, une lettre qui n'existe dans aucune langue connue, une forme qui ressemble à un crochet de boucher et à une aile d'ange.

Au moment où le trait s'achève, la maison Blackwood pousse un soupir de cathédrale qui s'effondre. Le plafond commence à pleuvoir une huile noire et épaisse, une encre ancestrale stockée depuis des siècles dans le bois de charpente. Elias est baptisé dans le pétrole de ses gènes.

Mora sourit, révélant des gencives noires. Elle commence à fondre elle aussi. Ses doigts se ramollissent, s'étirent, deviennent des bougies de chair qui coulent sur le seuil. Elle ne s'en inquiète pas. Elle fait partie du processus. Elle est le chœur, et le chœur doit se dissoudre pour que la symphonie soit totale.

L'odeur de décomposition est maintenant si puissante qu'elle en devient solide, une texture de velours putride qui remplit la gorge d'Elias. Il régurgite un dernier paragraphe, une cascade de lettres qui s'assemblent d'elles-mêmes sur le sol, formant une spirale ascendante.

La vérité n'est pas une lumière. La vérité est un fluide inflammable qui attend l'étincelle.

Elias pose son front contre le sol brûlant. Il sent le cœur de la terre battre sous le Mississippi, un tambour de chaleur et de honte. L'encre et la graisse ont fini de fusionner. La maison n'est plus une demeure, c'est une torche de papier imbibée d'huile, prête pour la mise à feu finale.

Mora n'est plus qu'une flaque de piété rance sur le porche.

Elias ferme les yeux. Le texte est complet.

Le feu n'aura pas besoin d'allumette ; la honte des Blackwood est une source de chaleur suffisante pour vaporiser l'univers.

L'encre gagne toujours, surtout quand elle bout.

Chapitre 5

La Danse de la Moelle

Le Mississippi n'est plus un État, c'est une plaque de cuisson oubliée par un Dieu sénile, et nous sommes tous des œufs au plat en train de grésiller. La température a franchi la barre du dicible à 14h04. Le mercure, dans le vieux thermomètre en bois de la cuisine, a tout simplement renoncé ; il a explosé dans un petit cri de verre brisé, éparpillant ses larmes d'argent toxique parmi les miettes de pain de maïs et les cafards agonisants. Ici, l'air ne se respire pas, il se mâche. C'est une soupe épaisse de pollen, de sueur de porc et de péchés mal rincés.

Mora — qu'on appelle « La Moelle » parce qu'elle semble constituée uniquement de graisses profondes et de rancœur gélatineuse — trône dans son fauteuil. Le bois du siège gémit sous les cent soixante kilos de piété putrescente. Elle tient un goupillon de fortune : une branche de saule pleureur trempée dans un seau en fer-blanc. C'est censé être de l'eau bénite. Elle l'a récupérée dans la citerne derrière l'église de St. Jude, là où les moustiques font la taille de petits oiseaux et où l'eau a la couleur d'un vieux thé oublié au soleil.

— *Sortez, démons de la friture !* hurle-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle humide, une turbine bouchée par du mucus. — *Lavez cette demeure ! Purifiez le sang des Blackwood !*

Elle lance une rasade d'eau vers l'embrasement de la porte.

Le miracle se produit, mais pas celui qu'elle espérait. Ce n'est pas une purification,

c'est une réaction chimique fécale. Dès que les gouttes touchent l'air vibrant de chaleur, elles ne tombent pas au sol. Elles se figent, se tordent, et se transforment instantanément en une vapeur rance, un nuage grisâtre qui sent le linge sale, le soufre et le vieux bouillon de poule. La vapeur ne monte pas ; elle rampe. Elle s'insinue dans les narines, elle tapisse la gorge d'une couche de graisse invisible. Mora suffoque dans son propre encens de pourriture, et moi, à quatre pattes dans le couloir, je commence à goûter l'alphabet.

A est une artère sectionnée.

B est le bruit du bide qui gonfle.

C est la cendre qui remplace le cœur.

L'alphabet n'est pas une grammaire, c'est une autopsie.

Ma gorge me brûle. Ce n'est plus de la soif. C'est une pression interne, comme si une presse hydraulique écrasait mes poumons pour en extraire l'essence sombre. Je sens les lettres remonter. Elles ne sont pas dans ma tête, elles sont dans mes viscères. Elles raclent mes parois œsophagiennes avec leurs empattements de calligraphie gothique. Elles sont anguleuses, pleines d'échardes, imprégnées de la bile noire des morts.

Je vomis.

Ce n'est pas du suc gastrique. C'est une mélasse d'ébène, luisante, irisée de reflets pétrolifères. L'encre s'étale sur le carrelage brûlant de la cuisine. Le sol est si chaud que le fluide crépite.

Et là, au milieu des vapeurs de Mora, je les vois. Les lettres ne s'agencent pas au hasard. Elles s'aimantent. Elles se cherchent comme des amants toxiques dans une ruelle sombre. Je réalise, avec une lucidité qui me cisaille le crâne, que je ne suis que l'imprimante biologique d'un cimetière clandestin.

Sous mes mains, sur les carreaux jaunis, les confessions des morts s'alignent.

« J'ai noyé le cadet dans le puits de sel parce qu'il avait les yeux du voisin. » —
C'est la phrase qui se forme près de la cuisinière. L'encre est épaisse, granuleuse.

*« Nous avons mangé les semences et laissé les bêtes mourir de soif pour toucher
l'assurance. »* — Celle-ci serpente le long de la plinthe.

*« J'ai volé la terre, j'ai volé le ciel, j'ai volé le souffle de ma mère dans son
sommeil. »*

Les voix ne sont pas auditives. Elles sont thermiques. Chaque mot qui s'imprime au
sol dégage une chaleur de fourneau. La cuisine devient une étuve insupportable. Les
murs transpirent une huile ambrée — la graisse des repas consommés par des
générations de pécheurs, exsudant des cloisons comme une sueur froide de
culpabilité.

Mora, sur le porche, continue son ministère de vapeur. Elle ne voit pas que l'eau
bénite est devenue une drogue gazeuse, qu'elle inhale les péchés vaporisés. Elle se
met à danser. Un mouvement grotesque de viande en mouvement, son fauteuil à
bascule renversé. Ses pieds nus frappent le bois brûlant. Elle chante des psaumes qui
n'existent dans aucune Bible, des mélodies atonales qui imitent le cri des porcs qu'on
égorge.

— *Le Seigneur est mon boucher !* glapit-elle. — *Il me fait reposer dans les
pâturages de graisse !*

Je suis au centre de la spirale. L'encre noire remonte maintenant le long de mes bras,
dessinant des veines artificielles, des phrases entières qui s'inscrivent sur ma peau : *«
Tout ce qui est enfoui finira par bouillir. »*

Je comprends enfin. La maison Blackwood n'est pas une demeure, c'est une

cocotte-minute scellée par le silence de cent ans de mensonges. Les corps sous le plancher ne se contentent pas de pourrir ; ils fermentent. Ils produisent un gaz de vérité hautement inflammable. Ma tante s'agite dehors, essayant de laver avec de la vapeur ce qui ne peut être purifié que par la flamme.

Chaque lettre que j'expulse est un degré supplémentaire. Le bois craque. Les fenêtres vibrent. Le verre des carreaux commence à se gondoler sous l'effet d'une chaleur qui n'a plus rien de météorologique. C'est la température de la honte pure.

1. Enterrez-le profondément sous un sol humide.
2. Ajoutez trois générations de prières hypocrites.
3. Attendez que le Mississippi atteigne le point d'ébullition.
4. Servez avec une dose de folie religieuse.

Mora entre soudainement dans la cuisine. Elle ne marche plus, elle ondule. Ses yeux ne sont plus que des fentes blanches, sans pupilles, comme des œufs pochés. Elle voit l'encre. Elle voit les confessions qui recouvrent le sol, montant le long des murs, s'attaquant au plafond. Elle voit son propre nom qui commence à s'écrire près du garde-manger, lié à une histoire de poison aux rats et de testament falsifié.

Elle lève son seau vide. Elle ne crie plus. Elle sourit, et sa bouche est pleine de cette même vapeur grise et rance.

— *C'est donc ça, Elias,* murmure-t-elle, et sa voix est le son du papier qu'on déchire. — *On ne peut pas laver la merde. On ne peut que la transformer en nuage.*

Elle lâche le seau. Le métal résonne contre le carrelage. Le choc crée l'étincelle. Ce n'est pas une étincelle de feu, c'est une étincelle de sens. La collision entre la vapeur de « l'eau bénite » et l'encre des confessions crée une atmosphère si saturée que la réalité même commence à s'effiloche.

Le papier peint se décolle en larges bandes, révélant des structures osseuses derrière les lattes de bois. La maison respire. Elle halète. Elle a chaud, elle aussi. Elle veut se débarrasser de ses murs. Elle veut devenir une nudité de braises.

Je sens mon sang bouillir pour de bon. Pas au sens figuré. Je sens les bulles d'azote éclater dans mes artères. Je suis une bouilloire de chair. L'encre noire sort maintenant par mes yeux, par mes oreilles. Je n'écris plus. Je suis devenu le texte. Je suis la Bible de Production de ce désastre final.

Mora s'effondre dans une flaque de vapeur, ses chairs liquéfiées par la réalisation de sa propre vacuité. Elle n'est plus que de la moelle, étalée sur les aveux des morts.

Le Mississippi regarde par la fenêtre avec son œil de soleil aveugle. Il attend le dénouement. Il attend que la pression soit telle que les molécules de mensonge se séparent des molécules d'oxygène.

La vérité n'est pas une lumière. C'est une combustion spontanée qui commence dans la moelle des os et finit par vaporiser l'horizon.

L'encre gagne toujours, surtout quand elle bout.

Chapitre 6

L'Architecture du Silence

La lame de pin s'arc-boute contre la pesanteur du péché, une échine de bois qui refuse de rester horizontale sous la pression des non-dits qui fermentent en dessous. Ce n'est pas un tremblement de terre. C'est une érection géologique de la culpabilité. Les clous gémissent, des aigus de métal torturé qui percent le bourdonnement des mouches à viande. Elias est à genoux, les paumes à plat sur le vernis qui cloque, sentant la pulsation. Un battement de cœur de soixante-dix battements par minute, sourd, gras, injecté de gaz de schiste et de graisses ancestrales liquéfiées.

SOUS LE PLANCHER (Extrait sonore - Fréquences basses) :

Glou-glou. Scritch. Pardon. Glou-glou. Pas la hache. Glou-glou.

L'air dans la cuisine a la consistance d'une soupe de plomb. On ne respire pas, on avale l'atmosphère. Elias ouvre la bouche et ce n'est pas un cri qui en sort, mais une grappe de consonnes dures, enrobées d'un mucus goudronneux. Il régurgite un « K » de la taille d'un poing, une forme noire et luisante qui palpète sur le carrelage comme un cœur de corbeau fraîchement arraché. Puis un « R », un « T », un « S » qui siffle encore de l'acide gastrique des Blackwood.

L'ordre n'est pas alphabétique. L'ordre est vibratoire.

Elias déplace les glyphes avec la précision d'un horloger psychotique. Le sol se soulève de dix centimètres, créant des collines de planches où les lettres glissent. Il doit les ancrer. Il enfonce ses doigts dans les interstices, là où la poussière de cent ans s'est transformée en une pâte noire et nutritive.

La fondation n'est plus composée de pierre ou de béton. Les sondages indiquent une accumulation de tissus organiques en décomposition anaérobie, transformant le vide sanitaire en une chambre de combustion lente. La structure portante dévie de 15 degrés vers l'Est, attirée par le magnétisme des remords enterrés sous la cuisinière. Le sujet Elias B. agit comme un processeur central de données, convertissant la pression hydrostatique des fluides corporels souterrains en syntaxe lisible.

Le « K » qu'il a vomi commence à s'étendre. Il dévore les motifs du linoléum. Elias suit le rythme. Ses doigts sont des stylets. Il trace des lignes de liaison entre les lettres expulsées.

V-O-L-E-U-R.

S-E-M-E-N-C-E-P-O-U-R-R-I-E.

Le plancher sous lui devient une membrane. On voit les veines du bois gonfler, bleuir, pulser. Quelque chose veut remonter. Pas un fantôme – le concept de fantôme est trop propre, trop éthéré pour cette touffeur. C'est la matière elle-même qui en a marre d'être solide. La matière veut devenir verbe. Elle veut s'expliquer.

Elias sent une bulle remonter le long de son œsophage. C'est une voyelle. Un « O » parfait, une bulle d'encre qui éclate sur ses lèvres, tapissant sa langue d'un goût de cuivre et de terre mouillée. Il le dépose au centre du salon. Le « O » devient l'épicentre d'un vortex de chaleur.

La réalité se fragmente.

Angle de caméra : Plongée zénithale sur un homme-insecte recroquevillé sur une géographie de bile noire.

« Lis-moi, Elias ! » hurle la structure. Les solives craquent des ordres. « Mets les points sur les yeux de ceux qu'on a étouffés ! »

Il n'y a plus de place pour la ponctuation. Les virgules sont des asticots qui se tortillent entre ses orteils. Il agence les phrases comme on dresse des barricades contre l'oubli. La vapeur s'échappe des fentes du bois, une vapeur rose, chargée d'odeurs de lavande bon marché et de viande gâtée – l'odeur de la Tante Mora qui s'évapore sur le porche, rejoignant le grand cycle du gaz de marais.

Séquence poétique (Intermède de la Moelle) :

Le sel sur la peau est un alphabet braille

Que le soleil déchiffre à coups de fouet

Nous ne sommes pas des hommes, mais des entailles

Dans le cuir d'un monde trop vite noué.

Elias frappe le sol du poing. Un « M » géant sort de sa gorge dans un déchirement de cordes vocales. Il le place devant le « O ».

MO-RT.

M-O-N-S-T-R-E.

M-O-I.

Le Mississippi ne s'arrête pas à la porte. Il entre par capillarité. L'eau du fleuve remonte par les racines de la maison, se gorgeant de la noirceur du texte. Les lettres flottent maintenant dans deux centimètres d'un liquide huileux qui bout à température ambiante. Elias nage dans ses propres aveux. Il ne distingue plus l'encre de son sang. Quand il s'égratigne le bras sur un clou rouillé, c'est une phrase complexe sur la trahison de 1924 qui s'écoule de sa veine, et non de l'hémoglobine.

Les murs commencent à transpirer des testaments.

Des paragraphes entiers se forment sur le papier peint, dévorant les motifs floraux.

Les roses sont étouffées par des listes de péchés véniels qui deviennent capitaux sous l'effet de l'humidité.

Vous sentez cette odeur ? Ce n'est pas votre imagination. C'est le papier de ce livre qui commence à chauffer. La fiction n'est pas un espace sécurisé. Le texte de Blackwood est une réaction chimique exothermique. Si vos doigts deviennent noirs en tournant les pages, ne vous lavez pas. C'est la vérité qui cherche un nouveau réceptacle. Elias est plein. Il déborde. Il a besoin de vous.

Le plancher fait un bond de trente centimètres. Une explosion sourde. Une lame de parquet saute et révèle ce qu'il y a en dessous : un entrelacs de racines blanches qui ont poussé à travers les cages thoraciques des anciens. Les racines ont pompé la moelle. Elles l'ont transformée en cette sève noire qu'Elias vomit.

Il saisit une racine, la tire. Elle vient avec un bruit de succion dégoûtant. Au bout, pend un crâne tapissé de lettres manuscrites, une lettre de rupture jamais envoyée, gravée dans l'os pariétal.

Elias dévore l'os. Il doit tout réincorporer pour tout redistribuer. Son ventre gonfle, tendu comme la peau d'un tambour. Il est une presse Gutenberg biologique. Il s'allonge sur le sol, faisant corps avec l'architecture du silence.

Le silence n'est pas l'absence de bruit. Le silence est le hurlement de toutes les lettres qui se battent pour former un mot final.

La température monte encore. 50 degrés. 60 degrés.

Le bois fume.

L'encre bout.

Le texte devient plasma.

Elias ouvre les yeux et ils ne sont plus que deux billes d'encre pure. Il voit le monde comme une série de codes sources défaillants. Il voit la tante Mora redevenir de l'eau, puis de la vapeur, puis un adjectif qualificatif flottant au-dessus des champs de coton.

« Tout est dit », gargouille-t-il.

Mais la terre sous la cuisine n'est pas d'accord. Il reste encore une nappe phréatique de secrets à pomper. Le sol se creuse brusquement en un entonnoir de planches brisées. Elias glisse vers le centre, vers la gueule ouverte de la lignée. Il agence frénétiquement les dernières lettres.

Un « A ».

Un « M ».

Un « E ».

Il n'écrit pas « ÂME ». Il écrit « AMEN » avec le sang des fondations.

Le sol se referme sur lui dans un claquement de mâchoire de bois et de fer forgé. La maison Blackwood n'est plus qu'un immense livre fermé, une boîte de Pandore architecturale où la chair s'est faite verbe, et le verbe s'est fait goudron. Dehors, le soleil du Mississippi explose dans un blanc de cataracte, effaçant l'horizon, attendant que la prochaine goutte d'humidité fasse déborder le vase des siècles.

L'encre gagne toujours, surtout quand elle a fini de bouillir et qu'elle commence à sécher sur vos yeux.

Chapitre 7

Le Poison de la Purificatrice

Le mercure a cessé d'être une mesure ; c'est désormais une insulte. Dans la cuisine de la demeure Blackwood, l'air possède la consistance d'un goudron de poumons, une soupe de molécules en panique qui refusent de s'écarter pour laisser passer le souffle. Elias est au sol, les côtes pressées contre le carrelage qui, jadis blanc, arbore désormais la géographie complexe des fluides de cadavres oubliés. Il ne respire pas, il siphonne. Ses doigts, ces extensions décharnées de sa propre damnation, ne lui appartiennent plus. Ils sont les marteaux d'une machine à écrire organique, frappant le sol avec une cadence de métronome épileptique.

SOUFRE.

SOUFRIÈRE.

SOUS-FRÈRE.

L'encre ne sort plus seulement de ses pores. Elle remonte par l'œsophage, une lave froide qui porte le goût métallique des vieilles pièces de monnaie et du regret rance. Elias vomit une virgule, puis un paragraphe entier. Le noir s'étale, s'irise, et soudain, la perspective bascule. Le carrelage s'efface. La réalité se déchire comme un rideau de soie mangé par les mites.

L'image est granuleuse, saturée par une lumière jaune qui semble suinter directement des murs.

Mora est là. Elle n'est pas encore la masse de chair immobile clouée au porche. Elle

est debout, une tour de certitudes dans une robe de coton amidonnée qui craque à chaque mouvement. Elle se tient devant le grand chaudron de fonte, celui-là même qui, plus tard, servira à bouillir les draps des fiévreux. Mais aujourd'hui, elle cuisine l'extinction.

Elle ne regarde pas la recette. Elle la connaît par cœur, gravée dans l'émail de ses dents.

« Pour que le sang s'arrête de crier », murmure-t-elle. Sa voix est un frottement de papier de verre sur de l'os sec. « Pour que la souillure ne trouve plus de terreau. »

Elias, spectateur spectral, sent l'odeur à travers le temps : l'arsenic pur, la strychnine, la belladone cueillie à la lueur des bougies de suif, et cette autre chose, ce composé sans nom que les Blackwood se transmettent comme une MST spirituelle. Mora déverse les flacons. Elle ne cherche pas à nourrir. Elle cherche à stériliser l'histoire.

[INSERTION SCRIPT : SCÈNE DE LA CÈNE CHIMIQUE]

INT. CUISINE – JOUR (AVEUGLANT)

MORA

(Ajoutant une poignée de racines noirâtres)

Un peu de sommeil pour le grand-père. Un peu d'oubli pour les cousins. Une pincée de silence pour les ventres qui pourraient encore porter.

ELIAS (VOIX OFF/VIBRATION)

Elle croit que c'est de l'eau bénite. Elle croit que le poison est un exorcisme.

MORA

(S'adressant aux ombres sous les planches)

Dormez. Ne remontez pas. Restez dans le goudron de vos actes. Je scelle la lignée. Je

ferme la parenthèse de Dieu.

Mais le poison ne fonctionne pas comme Mora l'avait prévu. La chimie des Blackwood est une aberration. Au lieu de dissoudre la chair et de faire taire les péchés, les toxines agissent comme un catalyseur. Elias voit le processus se dérouler sous ses yeux, à travers les lettres qui s'échappent de sa propre gorge. La mort n'est pas une fin, c'est une réduction. Une concentration. Les corps enterrés sous la cuisine ne sont pas devenus poussière ; ils sont devenus un concentré de récit, une mélasse de traumatismes qui refuse de s'évaporer.

Mora a créé une pile atomique de secrets. En empoisonnant le sang, elle a forcé l'âme de la lignée à fermenter dans un bocal hermétique.

La chaleur du Mississippi, ce cent-deux degrés qui fait fondre les cadrans solaires, agit maintenant comme le four de ce grand œuvre alchimique foiré. Les os bouillent. Littéralement. Le calcium se liquéfie, se charge de carbone, devient l'encre qu'Elias régurgite sur le sol.

FLASH-BACK DANS LE FLASH-BACK : LE GOÛT DE LA TRAHISON.

Elias voit Mora s'approcher du berceau. Un berceau vide ? Non. C'est lui. Il est ce petit tas de viande rose et fragile qui attend le salut par le venin. Elle lui tend le biberon, une solution d'un bleu électrique, le bleu de la mort propre.

« Bois, mon petit scribe. Bois l'encre avant qu'elle ne t'écrive. »

Il a bu. Et au lieu de mourir, il est devenu le dictionnaire. Son système nerveux s'est transformé en un réseau de fibres optiques archaïques, véhiculant non pas de l'électricité, mais du sens pur et visqueux.

Elias hurle, mais aucun son ne sort, juste un jet de voyelles noires qui maculent ses jambes. La cuisine est une piscine de révélations. Il lit les secrets de Mora sur son propre torse : elle n'a pas tué par haine, elle a tué par une forme de charité monstrueuse. Elle voulait offrir au monde le cadeau du néant, mais elle a seulement réussi à transformer la lignée en une boîte de conserve sous haute pression.

Et maintenant, la pression est trop forte.

Les murs de la maison Blackwood gémissent. Ce n'est pas le bois qui travaille, c'est la syntaxe. La structure même de la demeure est un mensonge architectural qui craque sous le poids de la vérité. Elias rampe vers le centre de la pièce, là où la température est la plus haute, là où la frontière entre le solide et le liquide n'est plus qu'une suggestion.

Il voit Tante Mora sur le porche, à travers la porte entrouverte. Elle ne bouge pas, mais ses yeux sont fixés sur lui. Elle sait. Elle a toujours su que le poison n'était que le début de la macération. Elle attend que le bouillon soit prêt.

« La Moelle ! » s'écrie Elias de l'intérieur de son crâne.

L'encre commence à bouillir sur le carrelage. De petites bulles de gaz s'échappent des mots « INCESTE », « PARRICIDE », « DOLÉANCE ». Chaque bulle qui éclate libère une odeur de soufre et de violette. C'est le parfum du Mississippi au moment où il se rend compte qu'il n'y a plus de place pour les vivants.

Elias plonge sa main dans la mare d'encre sous lui. Il ne cherche plus à agencer les lettres. Il cherche à les arracher. Il veut découdre le sol. Il gratte le carrelage avec ses ongles noirs, atteignant la terre humide et brûlante en dessous. Il sent les visages. Il

sent les mains de ceux qui ont bu le thé de Mora, ceux qui attendent depuis des décennies que la chaleur les transforme enfin en vapeur.

C'est une fermentation mystique. Les Blackwood ne meurent pas, ils se transmutent en langage. Ils deviennent des rumeurs, des légendes urbaines, des taches de gras sur le tissu de la réalité.

Soudain, une phrase se forme, plus nette que les autres, gravée en relief sur le dos de sa main gauche :

La chaleur monte encore d'un cran. C'est le point de flash. Les graisses dans les murs s'enflamment, non pas en flammes rouges, mais en une incandescence bleue, froide et silencieuse. Le flashback se referme comme une mâchoire de piège à loup. Elias est de nouveau seul dans le brasier, entouré par les fantômes chimiques de sa propre race.

Il n'y a plus de différence entre le scribe et le texte.

Il n'y a plus de différence entre le poison et la cure.

Elias ouvre la bouche pour un dernier mot, mais seule une vapeur noire s'en échappe. Une vapeur qui porte en elle l'odeur de la cuisine de Mora en 1954, le goût de la strychnine et la certitude absolue que, dans cette maison, même les os n'ont pas le droit au repos tant qu'ils n'ont pas été entièrement transcrits.

Le Mississippi attend. L'humidité attend.

L'encre est prête à sécher sur les yeux du monde.

Chapitre 8

La Température du Verbe

Cent dix-huit degrés Fahrenheit, et le mercure ne se contente plus de grimper ; il cherche une issue de secours, il veut s'évader du tube de verre comme un condamné griffe la porte de sa cellule. Dans la cuisine des Blackwood, l'air n'est plus un gaz, c'est une substance solide, une gélatine de sueur et de soufre qui se fige dans les poumons. Elias se tient au centre de la pièce, les pieds nus sur le carrelage qui émet un sifflement aigu au contact de sa peau. Il ne transpire plus d'eau. Il transpire de l'histoire.

Sous l'épiderme de son avant-bras, une veine gonfle, vire au violet deuil, puis au noir de seiche. On peut y lire, en lettres cursives et tremblantes, le mot *CONTRITION*. Le mot voyage, remonte vers son coude, s'engouffre sous l'aisselle. La peau d'Elias est devenue si fine qu'elle n'est plus qu'une pellicule de cellophane étirée sur un abîme. À travers cette paroi translucide, le spectacle est obscène : ce ne sont pas des organes que l'on devine, mais des paragraphes entiers qui s'enroulent autour de ses muscles, des listes de péchés agencées en colonnes vertébrales.

14:02 : La structure moléculaire du sujet Blackwood accuse une porosité de 88%.

14:03 : Les lipides muraux entrent en phase de liquéfaction. Odeur de lard rance et d'encens de basse-fosse.

14:05 : Échec de la réalité consensuelle. Le Verbe devient physiologique.

Dehors, sur le porche, la balançoire de Tante Mora grince sur un rythme de métronome cassé. Mora n'est plus qu'une montagne de chair en surchauffe, une baudruche de lin humide dont s'échappe une mélodie fétide. Elle essaie de chanter *«

Rock of Ages »*, mais le Verbe lui-même est en train de bouillir dans sa gorge. Ce qui sort de sa bouche n'est qu'un gargouillis de goudron. Chaque note est une bulle qui éclate, libérant une odeur de confessionnal poussiéreux. Elle s'étouffe. Elle se noie dans l'air sec. Sa langue, gonflée comme une aubergine pourrie, tente de chasser les mouches qui, elles aussi, ont renoncé à voler et tombent au sol, les ailes soudées par la chaleur.

Elias baisse les yeux sur ses propres mains. La paume gauche est une page de titre. La droite est un index. Les phalanges portent les dates des décès non déclarés, des avortements au crochet de fer, des terres volées sous couvert de psaumes.

— Ça sort, murmure-t-il, mais le son n'atteint pas ses oreilles.

Le son est remplacé par une pression acoustique, un bourdonnement de ruche en feu. Il sent une lettre — un « M » majuscule, acéré comme un rasoir — remonter de son estomac vers son œsophage. Il s'agenouille, les rotules craquant comme du bois sec, et ouvre la bouche. Ce n'est pas un cri qui en sort. C'est une coulée d'encre visqueuse, une bile alphabétique qui vient maculer le damier blanc et noir du sol. Il écrit avec ses entrailles, régurgitant les titres de propriété et les testaments oraux que ses ancêtres avaient crus enterrés avec leurs cadavres.

LE TEMPS EST UNE GRAISSE QUI COULE LE LONG DU PAPIER PEINT.

Soudain, le mur derrière le buffet s'exprime. Une fissure en forme d'éclair déchire le papier fleuri, et une substance ambrée commence à suinter. Ce n'est pas de la sève. C'est la graisse des Blackwood, accumulée pendant un siècle de repas silencieux et de hontes refoulées, qui fond sous l'effet de cette température apocalyptique. Elle coule en larges rivières dorées, rencontrant l'encre noire d'Elias. Les deux liquides ne se mélangent pas ; ils s'affrontent, créant des motifs de marbrures qui semblent hurler sous l'effet de la chaleur.

Mora, sur le porche, atteint le point de rupture. Son chant de louange se transforme en un râle terminal. L'air est si chaud qu'il n'alimente plus le feu de la vie, il le consume. Elle essaie de prononcer le nom de Dieu, mais la première syllabe s'enflamme dans sa trachée. Elle ne brûle pas de l'extérieur. Elle entre en incandescence interne.

(Elias est au sol, son corps est un filtre pour les spectres.)

L'ENCRE : *« Je suis le poids de ce qu'ils n'ont pas dit. »*

LA CHALEUR : *« Je suis le prix de ce qu'ils ont fait. »*

LA GRAISSE : *« Je suis la preuve qu'ils ont existé. »*

Elias voit ses veines devenir des néons. Le sang n'est plus qu'un conducteur pour une électricité textuelle. Il voit les phrases circuler dans son système lymphatique : *« ...et le sang de l'agneau fut bu en cachette sous le chêne... »*, *« ...douze arpents vendus pour le prix d'un silence... »*. Son corps est une machine à écrire biologique dont les touches sont ses vertèbres. Chaque spasme de son diaphragme imprime un caractère de plus sur le carrelage.

Le point de flash arrive sans prévenir. Ce n'est pas une explosion de flammes oranges de cinéma. C'est plus propre, plus terrifiant. Les graisses nichées dans les cavités des murs, les huiles imprégnées dans le bois de charpente, tout atteint sa température d'auto-inflammation simultanément.

Une lueur bleue, électrique, quasi arctique dans sa pureté, émane des plinthes. C'est une flamme chimique, le résultat de la combustion des mensonges distillés. Elle ne dégage pas de fumée, elle dégage du sens.

Elias lève ses mains transparentes. Il peut voir les os de ses doigts, noirs comme du charbon, gravés de runes minuscules. Il ne ressent plus de douleur. La douleur appartient à ceux qui ont encore une limite entre eux et le monde. Lui est devenu

l'interface.

Mora pousse un dernier soupir. Ce n'est pas de l'oxygène qui sort, mais un nuage de vapeur noire, une exhalaison de suie qui porte en elle l'odeur de la cuisine de 1954, le fumet du jambon trop salé et le parfum de la strychnine que l'on glissait dans le café des maris gênants. Elle se fige dans son fauteuil, une statue de carbone, tandis que ses chants de louange continuent de résonner, piégés dans les fibres du bois du porche.

À l'intérieur, Elias est entouré de cette aura bleue. Les mots qui sortent de lui flottent maintenant dans l'air, suspendus par la densité de l'humidité. Ils forment un dôme de texte, une cathédrale de glyphes qui s'auto-écrit.

« NOUS NE REPOSONS PAS. »

« NOUS NE SOMMES PAS PARTIS. »

« NOUS SOMMES LA CHALEUR. »

Le Mississippi, au-dehors, semble s'être arrêté de couler. Le fleuve est devenu un miroir de plomb, attendant que cette maison finisse de transpirer sa vérité. Elias sent la dernière phrase, la plus lourde, la plus toxique, remonter de ses talons, traverser son bassin, ses poumons, sa gorge. C'est une phrase qui n'a pas besoin de lettres. C'est une fréquence. C'est la température exacte de la damnation.

Il ouvre la bouche pour la délivrer. Ses lèvres se consomment en se rejoignant. Il n'y a plus d'homme. Il n'y a plus de Blackwood. Il n'y a qu'un script final, gravé dans le vide par la chaleur blanche de la mémoire.

La maison Blackwood ne s'écroule pas. Elle s'évapore. Elle devient une rumeur de vapeur dans un ciel de cuivre. L'encre sur le sol sèche enfin, mais elle ne sèche pas sur le carrelage ; elle sèche sur la rétine de quiconque osera regarder vers l'endroit où se dressait autrefois la demeure.

L'humidité gagne. Elle reprend ses droits sur le Verbe. Elle recouvre les cendres bleues d'une nouvelle couche de silence poisseux, attendant la prochaine lignée, le prochain scribe, la prochaine fois que les os décideront de bouillir.

Chapitre 9

L'Ébullition des Os

118 degrés Fahrenheit. À cette température, la réalité n'est plus une structure solide ; c'est une suggestion malveillante qui ondule au-dessus du goudron fondu. Dans la cuisine de la demeure Blackwood, le carrelage en damier — jadis fier vestige d'une opulence esclavagiste — ne se contente pas de vibrer. Il respire. Il a des poumons de terre battue et des bronches de racines pourries. Elias est à genoux, les phalanges soudées au sol par une viscosité qui défie les lois de la physique. Ce n'est pas de la sueur. Ce n'est pas de l'huile. C'est la ponctuation terminale d'un siècle de silences forcés.

Localisation : Cuisine des Blackwood.

Observations : Le mercure a cessé de monter car le verre a explosé. Les débris de verre flottent dans l'air lourd, suspendus par une densité d'humidité atteignant 104 %. L'oxygène est remplacé par un gaz sémantique. Les mots « Inceste », « Usure » et « Parjure » sont détectables par chromatographie gazeuse.

Elias sent le premier carreau céder. Le bruit n'est pas celui de la céramique qui se brise, mais celui d'un crâne que l'on ouvre à l'aide d'un scalpel rouillé.

CRAAAAAC. Un geyser de vapeur noire jaillit de la faille. Ce n'est pas de la fumée. C'est du souvenir concentré. C'est le soufre des sermons de son grand-père mêlé à la graisse de friture des dimanches de haine. La vapeur s'enroule autour de ses poignets, cherchant les pores, cherchant les entrées.

Sur le porche, la voix de Tante Mora traverse les murs de bois boursoufflé. Sa voix est un hachoir :

— ELIAS ! LE SEIGNEUR NE RECONNAÎTRA PAS TA CARCASSE SI ELLE N'EST PAS NETTOYÉE PAR LE FEU ! ÉCOUTE LE SOL, PETIT ! LES MORTS ONT LA GORGE SÈCHE !

Mora ne crie plus avec des cordes vocales ; elle crie avec sa graisse. Elle fond dans son fauteuil à bascule, chaque oscillation laissant une traînée de saindoux rance sur les lattes. Elle est la sentinelle de cette apocalypse domestique, la gardienne du chaudron.

Elias ouvre la bouche. Il veut hurler, mais ce qui sort de son gosier est une suite de glyphes goudronneux. Une syntaxe oubliée. Les lettres noires qui maculaient ses doigts migrent maintenant vers ses bras, remontant vers son cœur comme des parasites affamés.

L'ombre sous le plancher ne se cache plus. Elle n'a jamais été une entité distincte. Elle est le négatif de la lignée Blackwood, l'espace vide laissé par tout ce qui a été dévoré, caché, enterré. Elle émerge de la brèche sous la forme d'une mélasse intelligente. Elle lèche les pieds d'Elias. Elle reconnaît son scribe.

[SÉQUENCE DE SCRIPT - CAMERA ÉPAULE - FLOU RADIAL]

INTERIEUR / CUISINE - JOUR (ÉTERNEL)

ELIAS

(Un gargouillis de bitume)

...pas... fini...

L'OMBRE

(S'exprimant par les fissures du mur)

Écris-nous, Elias. Deviens la page.

ELIAS

Je n'ai plus de peau.

L'OMBRE

La peau est une limite. La limite est un mensonge. Boils. Boils. Boils.

[FIN DE SÉQUENCE]

Le sol finit par abdiquer totalement. La cuisine n'est plus qu'une gueule ouverte sur un abîme de sédiments familiaux. Les dalles volent en éclats, et la vapeur noire sature l'espace, transformant la pièce en une chambre noire photographique où le passé se développe en temps réel. Elias voit les visages. Les oncles qui volaient la terre des veuves, les tantes qui empoisonnaient les puits avec des psaumes et de l'arsenic. Leurs péchés ne sont pas des concepts abstraits ; ce sont des particules solides qui brûlent les poumons d'Elias.

Il plonge ses mains dans la faille. Il ne peut pas s'en empêcher. L'instinct du scribe est plus fort que l'instinct de survie. Il saisit la vapeur à pleines mains, la pétrit, la transforme en encre liquide qu'il étale frénétiquement sur ce qui reste du carrelage. « NOUS AVONS MANGÉ LE SOLEIL ET IL ÉTAIT AMER », écrit-il avec son propre sang mêlé à l'ichor de l'ombre. « NOS OS SONT DES FLÛTES OÙ LE DIABLE JOUE LE BLUES », trace-t-il sur le chambranle de la porte qui commence à se liquéfier.

La température atteint le point de sublimation. Le bois de la maison ne brûle pas ; il passe de l'état solide à l'état gazeux sans transition. Les murs deviennent translucides, révélant le paysage du Mississippi : un marais de cuivre bouillant sous un ciel qui a la couleur d'une ecchymose.

Tante Mora, sur le porche, est devenue une statue de gélatine transparente. Elle ne bascule plus. Elle fait partie de la vapeur. Son dernier psaume reste suspendu dans l'air, visible, une traînée de lettres d'or sale qui se désagrègent : *« Et la terre rendra

ce qu'elle a mâché... »*

Elias sent la dernière phrase. Elle est là. Elle remonte.

Elle ne vient pas de son cerveau. Elle vient du plus profond du sol, du noyau ferreux de la terre, de la moelle de ses ancêtres qui bouillent enfin à la température idéale du regret.

C'est une phrase qui pèse une tonne. Elle traverse ses talons, lui brisant les chevilles. Elle remonte ses tibias, fissurant les os comme du petit bois. Elle s'installe dans son bassin, un incendie froid qui dévore ses entrailles.

Il se regarde. Ses mains ont disparu. Ses bras ne sont plus que des courants d'encre noire s'élevant vers le plafond qui s'évapore.

Il n'est plus Elias Blackwood.

Il est l'acte final.

Il est le point final.

Il ouvre la bouche pour délivrer la Fréquence. Ce n'est pas un son que l'oreille humaine peut traiter. C'est le cri d'une enclume que l'on jette dans un océan d'acide.

La maison Blackwood subit alors la Fusion. L'encre sur le sol, l'ombre sous les dalles, la vapeur des péchés et les restes moléculaires d'Elias s'agrègent en une seule singularité textuelle. Un flash de chaleur blanche, plus pure que la damnation, oblitère la structure.

Il n'y a plus de cuisine.

Il n'y a plus de porche.

Il n'y a plus de Mississippi.

Il ne reste qu'une tache sur le ciel. Une cicatrice de vapeur noire qui refuse de se dissiper. Si vous plissez les yeux, si vous acceptez de laisser vos propres os chauffer sous ce soleil de plomb, vous pouvez lire ce qui est écrit là-haut, dans les nuages de

goudron.

Ce n'est pas une histoire.

C'est une condamnation à perpétuité rédigée avec la sueur des morts.

L'humidité gagne encore. Elle lèche les bords de la réalité, attendant que le prochain scribe s'assoie, que le prochain stylo se transforme en seringue, et que le sol recommence à avoir faim. L'encre ne sèche jamais vraiment ici. Elle attend juste que la température remonte.

Et elle remonte toujours.

Chapitre 10

La Combustion Spontanée

La sueur n'est plus de l'eau, c'est du pétrole spirituel, une exsudation de goudron pur qui transforme le derme d'Elias en un parchemin translucide et inflammable. À 11h42, le thermomètre à mercure fixé sur le montant de la porte de la cuisine a tout simplement cessé d'exister ; le verre a éclaté dans un petit soupir cristallin, libérant une perle d'argent qui s'est évaporée avant même de toucher le linoléum gondolé. Dans cette étuve, le temps n'est plus une ligne, c'est une spirale de graisse rance. Elias est à quatre pattes sur le carrelage. Ses genoux sont des éponges de douleur. Ses mains, autrefois des outils de préhension, sont devenues des brosses à calligraphie dont les poils seraient ses propres nerfs. L'encre noire, cette bile ancestrale qu'il a patiemment recuite dans l'alambic de ses viscères, coule désormais de ses yeux, de son nez, et surtout de sa gorge.

C'est un accouchement calligraphique.

Chaque lettre qu'il vomit sur le sol est un fragment d'os, une vertèbre de la vérité. Il écrit le nom de ceux qui pourrissent sous les dalles, non pas leurs noms de baptême, mais leurs noms de péché. *L'Envie. Le Viol. Le Silence. Le Silence. Le Silence.* Le mot "Silence" revient comme un refrain, une obstruction intestinale qu'il doit expulser pour ne pas exploser.

Dehors, sur le porche, la Tante Mora est devenue une singularité biologique. La chaleur a dilaté ses pores jusqu'à ce que sa robe de coton soit littéralement absorbée par sa chair. Elle oscille dans son fauteuil à bascule avec la régularité d'un pendule de métronome fou, et chaque grincement du bois est un psaume que l'enfer lui-même refuse d'éditer. Ses lèvres, boursouflées comme des fruits tropicaux oubliés au soleil,

lâchent des lambeaux de prières qui sont des insultes au ciel bleu-acier du Mississippi.

« ILS ARRIVENT, ELIAS ! » hurle-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de vapeur s'échappant d'une cocotte-minute sur le point de lâcher. « LA MOELLE BOUT ! LE SEIGNEUR EST UNE TORCHE ET NOUS SOMMES LES MÈCHES ! »

Elias n'entend rien. Il est focalisé sur la dernière lettre. Un "Z" ou peut-être un "Omega" retourné, une glyphe qui n'appartient à aucun alphabet recensé par les hommes sobres. Ses doigts tracent les derniers contours dans une flaque de bile noire fumante. Le sol vibre. Sous la cuisine, les ancêtres s'agitent. Les molécules de gaz de décomposition, piégées depuis des décennies sous les fondations, entrent en résonance avec la fréquence de l'encre. La vérité est une réaction chimique. La vérité est une combustion spontanée qui attend son catalyseur.

[EXTRAIT DU REGISTRE DES SINISTRES - DOSSIER NO. 44-B : LES BLACKWOOD]

La structure n'a pas brûlé par l'extérieur. Elle a subi une inversion moléculaire. Les témoins parlent d'une lumière noire, puis d'une détonation sans son. La température au centre de l'impact a été estimée supérieure à celle de la surface du soleil pendant 0,004 seconde.

Elias termine la phrase.

La phrase dit :

À l'instant précis où le point final — une goutte de sang noir coagulé — touche le carrelage, la température franchit le seuil critique de la réalité physique.

Le sol de la cuisine se transforme en un miroir d'obsidienne liquide. Elias voit son propre reflet, mais ce n'est pas lui ; c'est une légion de visages, une galerie de spectres

aux bouches grandes ouvertes, aspirant la chaleur environnante pour alimenter leur propre néant. La graisse dans les murs, accumulée par des générations de fritures et de négligence, atteint son point d'auto-inflammation.

Mora, sur le porche, sent l'étincelle partir de ses propres talons. Sa graisse, son immense réserve de souffrance et de saindoux, devient le combustible ultime. Elle n'a même pas le temps de crier une dernière fois. Elle devient un soleil de coton. Une boule de feu blanche et pure qui consume le fauteuil, le porche, et l'idée même de la famille Blackwood. Les fibres de son cœur s'évaporent en un panache de fumée bleue qui s'élève vers un ciel qui sature.

À l'intérieur, Elias ne sent pas la douleur. Il est devenu l'encre. Il est devenu la phrase.

Son corps se liquéfie, s'étalant sur ses propres mots, les protégeant de l'oubli par une couche de plasma humain. Les dalles de la cuisine se soulèvent. Le sol vomit les morts. Les squelettes des prédicateurs et des mères démentes jaillissent dans un geyser de terre calcinée, cherchant à lire une dernière fois ce qui a été écrit avant de retourner au carbone.

C'est une apothéose de suie.

La maison Blackwood ne s'effondre pas ; elle s'évapore. Les planches de chêne se transforment en gaz, les vitres en vapeur de silice, et les secrets en un vide pressurisé. Le Mississippi, tout autour, semble retenir sa respiration tandis que le vide aspire l'humidité locale pour combler le trou laissé par la disparition de la demeure.

Il ne reste que l'odeur. Une odeur de vieux papier brûlé et de viande sucrée.

Le silence qui suit est plus bruyant que l'explosion. C'est le silence d'une page blanche après que le stylo a déchiré la feuille. Elias n'est plus un homme, il n'est plus un scribe. Il est la tache indélébile sur le tissu du cosmos. Dans le champ de ruines où

se tenait autrefois la cuisine, là où le sol a été vitrifié par l'intensité de la combustion, on peut encore lire, si l'on accepte de perdre la vue, les derniers mots d'un monde qui a eu trop chaud.

L'air vibre encore. La chaleur ne s'en va pas. Elle s'installe dans les racines des arbres, dans le sang des survivants, dans la mémoire de la terre. La vérité a été articulée, et la vérité a faim. Elle attend le prochain été. Elle attend que la sueur recommence à couler. Elle attend le prochain corps prêt à servir d'encrier.

Et sur la route, à des kilomètres de là, les thermomètres commencent déjà à remonter.

Chapitre 11

L'Ondulation de l'Horizon

Le silence a le goût du cuivre et de la graisse rance. C'est un silence solide, une colonne de marbre invisible érigée sur les cendres encore vibrantes de la demeure Blackwood. Le Mississippi ne regarde pas ; il digère. L'air est une soupe de molécules carbonisées, un mélange d'atomes de bois de chêne, de dentelle victorienne et de résidus de pancréas. Il n'y a pas eu d'explosion au sens pyrotechnique du terme, juste une décompression de l'âme, une rupture de la membrane entre le non-dit et le hurlement.

Sous la semelle des bottes invisibles du destin, le sol de la cuisine n'est plus de la terre. C'est une plaque de verre noir, une obsidienne née d'un péché si intense qu'il a liquéfié le sable. Et là, gravée dans cette vitrification impie, l'encre d'Elias continue de luire. Elle ne sèche pas. Elle ne brûle pas. Elle pulse comme une veine tranchée.

- 99% (saturation de vapeur humaine).
- Capable de cuire un œuf de crocodile à même le vide.
- Un fragment de dentier de Tante Mora, soudé à une cuillère en argent.
- Papier bible calciné, sueur de peur, jasmin pourri.

Le passé n'a pas été effacé ; il a été lu par le feu. Chaque secret de la lignée Blackwood — les viols camouflés en baptêmes, les testaments brûlés dans les lampes à huile, les avortements dans le bayou — a trouvé son point d'ébullition. La carcasse de la maison n'est plus qu'une cage thoracique ouverte, dont les côtes de bois calciné pointent vers un ciel de plomb. Le soleil est un œil injecté de sang qui refuse de ciller.

Elias n'est plus là pour vomir la vérité. Il est la vérité. Sa disparition n'est pas une mort, c'est une évaporation sémantique. Il a cessé d'être un contenant pour devenir le contenu. Si l'on s'approche de la tache d'encre qui défigure le centre du désastre, on peut entendre, non pas un bruit, mais une fréquence. La fréquence exacte de la honte transformée en vapeur d'eau.

Le Mississippi reprend son calme poisseux, ce calme de prédateur repu qui se lèche les babines de boue. Les saules pleureurs, dont les feuilles ont été roussies par le souffle thermique, penchent leurs têtes de squelettes vers l'eau grise. Les alligators, ces vieux dragons de cuir, ont senti la vibration. Ils savent que quelque chose a été payé. La dette de sang a été convertie en chaleur et dispersée dans l'atmosphère.

Et la viande se fit mot.

Et le mot se fit sueur.

Et la sueur devint le lac de feu où les ombres se lavent.

Ne cherchez pas le fils, il est dans la buée sur vos lunettes.

Ne cherchez pas la tante, elle est le grésillement dans vos oreilles.

Il ne reste que l'odeur. Une odeur de vieux papier brûlé et de viande sucrée. C'est le parfum du soulagement apocalyptique.

Regardez bien les ruines. Ne clignez pas des yeux. La structure de la réalité ici est fine comme une aile de libellule grillée. La vérité, une fois articulée par les entrailles d'Elias, n'a pas disparu avec les flammes. Elle s'est infiltrée dans la nappe phréatique. Elle remonte déjà par capillarité dans les racines des cyprès chauves. Les arbres vont pousser avec des lettres noires gravées dans leur cambium. Les oiseaux qui boiront l'eau du bayou chanteront des confessions que personne n'est prêt à entendre.

Le silence qui suit est plus bruyant que l'explosion. C'est le silence d'une page

blanche après que le stylo a déchiré la feuille. Elias n'est plus un homme, il n'est plus un scribe. Il est la tache indélébile sur le tissu du cosmos. Dans le champ de ruines où se tenait autrefois la cuisine, là où le sol a été vitrifié par l'intensité de la combustion, on peut encore lire, si l'on accepte de perdre la vue, les derniers mots d'un monde qui a eu trop chaud. Les lettres ne forment plus des mots connus. C'est une proto-langue, un alphabet de spasmes et de fluides. C'est le cri de la matière qui se souvient d'avoir été un esprit.

Un journaliste local, s'il avait survécu à la pression atmosphérique, aurait écrit : "Rien ne subsiste de la dynastie Blackwood." Il se serait trompé. Tout subsiste. Mais sous une forme gazeuse. Nous respirons Elias. Nous inhalons Mora. Les péchés de la famille sont désormais dans nos poumons, une fine poussière de carbone noir qui nous fera tousser dans vingt ans, lors d'un autre après-midi trop lourd.

1. Les flammes bleues (celles de l'alcool et des rancœurs) s'éteignent.
2. Le sol chante. Un sifflement strident de vapeur s'échappant des pores de la terre.
3. Les mouches reviennent. Elles sont énormes, aux yeux irisés, attirées par le sucre de la chair sublimée.
4. La marque d'encre reste fraîche, refusant de se soumettre aux lois de la thermodynamique.

L'air vibre encore. La chaleur ne s'en va pas. Elle s'installe dans les racines des arbres, dans le sang des survivants, dans la mémoire de la terre. La vérité a été articulée, et la vérité a faim. Elle a dévoré le bois, la pierre et l'os, et maintenant elle attend que le reste du monde transpire à son tour. Le Mississippi est un miroir d'huile qui reflète un ciel vide de Dieu, mais plein de mots.

Il n'y a plus de maison. Il n'y a plus de secret. Il n'y a qu'une traînée d'encre sur un sol de verre noir, un graffiti laissé par le passage d'une divinité de la sueur. Le passé s'est enfin lu, il s'est enfin évaporé, mais la vapeur est lourde. Elle colle aux vêtements.

Elle rend la peau visqueuse. On ne sort pas d'ici indemne ; on sort d'ici écrit.

Les moustiques tourbillonnent au-dessus de la tache d'encre, dessinant dans l'air des phrases que seul un fou pourrait déchiffrer. La chaleur est un étau qui se desserre un millimètre à la fois, laissant derrière lui une cicatrice d'humidité permanente. La vérité attend le prochain été. Elle attend que la sueur recommence à couler. Elle attend le prochain corps prêt à servir d'encrier. Car l'histoire des Blackwood n'était qu'un chapitre, et le papier de la terre est infini.

Et sur la route, à des kilomètres de là, les thermomètres commencent déjà à remonter.

FIN

Merci d'avoir lu "Nos Os Bouillent Enfin"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)